tuffāḥa Ādam pour « os cricoïde »; mais « la pomme d'Adam » — quartier de la pomme fatale resté au gosier d'Adam — est le nom populaire du cartilage thyroïde; le cartilage cricoïde, qu'Avicenne désignait dans son *Asbāb ḥudūṯ al-ḥurūf* par *allaḏī lā sma lahu,* est depuis longtemps nommé, en raison de sa forme, *ġudrūf ḥalqī; taḥnīk* est pour « palatographie » et c'est *taġwīr* qui est pour « palatalisation »; *qaḏfī* est pour « glottalisé » alors que « glottalisation » est bien rendu par *tahmīz; tafǧīr* manque. En revanche que de termes qui emportent l'adhésion : *muḥāyiṯ,* = « immanent »; *inziyāḥ dalālī,* = « décalage sémantique »; *aslabat,* = « stylisation »; *maskūk,* = « cliché »; *sanam,* = « locus »; *fahrasa,* = « lemmatisation »; *laḥn ištiqāqī,* = « hypercorrection »; *talṭīf,* = « litote »; *talāšin,* = « amuïssement »; *tanāṣṣ,* = « intertexte ».

En conclusion, le dictionnaire d'Abdessalem Mseddi est extrêmement utile, indispensable à tous les linguistes travaillant sur l'arabe et connaissant le français, les termes étant donnés sans leurs définitions.

André Roman
(Université Lyon II)

Abdelkader Fassi Fehri, *Linguistique arabe, Forme et Interprétation.* Rabat, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1982. xiii + 344 p.

On dit des linguistes qu'il suffit que trois d'entre eux se trouvent réunis autour d'une table pour que quatre écoles au moins soient représentées ... Celle dont se réclame Fassi Fehri est d'obédience chomskyenne. Ce livre est sa thèse d'Etat. Il s'adresse en tout premier lieu aux linguistes, voire à ceux d'entre eux pour lesquels les concepts et la terminologie technique des derniers développements de la grammaire générative n'ont déjà plus de secrets. C'est dire qu'il paraîtra rebutant, moins pour son abstraction elle-même qu'il partage avec toutes les études théoriques, que par le recours permanent à une terminologie supposée bien connue alors même qu'elle n'est guère sortie du cercle restreint des héritiers du M.I.T.

Passé cet obstable, le lecteur trouvera dans ce texte très dense des raisons de se féliciter de son obstination. De fait, ce livre s'adresse au moins à trois catégories de lecteurs : ceux qui, s'intéressant de près à la théorie de la linguistique, y chercheront de quoi s'orienter dans les tendances actuelles du générativisme; ceux — les arabisants — qui veulent voir l'épure d'une « machine » à engendrer des phrases arabes; ceux enfin — tous les orientalistes — qui sont conduits à réfléchir tous les jours sur la dialectique de l'Ancien et du Moderne dans le monde arabe contemporain et sur le dépassement des idéologies encore prévalentes.

F.F. part d'un constat désenchanté de l'état des lieux :

> « La linguistique arabe cherche encore sa voie. Dans certains cas on peut même dire qu'elle a pris un mauvais départ. Plusieurs facteurs concourent pour perpétuer cette situation (...). Le plus important est l'impact de la pensée traditionnelle sur la recherche dans le monde arabe et l'absence d'une stratégie de recherche liant le passé au présent » (p. 27).

BCAI 3 (1986) A. Fassi Fehri: Linguistique arabe. Forme et interprétation, recensé par D. Mallet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Et, plus loin (p. 318) : « Le peu de progrès enregistré dans la recherche linguistique arabe est dû à plusieurs facteurs, dont l'un des plus importants est l'absence d'une méthodologie convaincante. On ne voit pas pourquoi le présent de la langue n'est pas séparé de son passé, et les leçons élémentaires de Saussure ne sont pas encore assimilées. On ne voit pas pourquoi la langue ne peut pas être saisie hors de la réflexion grammaticale sur elle. Dans cette étude, donc, nous avons « osé » décrire la langue arabe en essayant de nous libérer du poids du passé, un passé certes florissant mais coupant la voie d'intégration au monde moderne à ceux qui n'osent pas s'en détacher ».

Pour libérer la linguistique arabe du « poids » du passé, F.F. entend démontrer le mouvement en marchant et construire « un fragment de grammaire de l'arabe moderne » (pp. II, 31 et 318).

Le livre est composé de deux parties, précédées d'un chapitre consacré aux « préliminaires théoriques et méthodologiques » de l'entreprise. Celui-ci décrit en une trentaine de pages trop allusives l'armature et l'histoire de la « théorie lexicale fonctionnelle » vers laquelle vont les préférences de F.F. et qu'il entend corroborer. Il s'agit de l'un des derniers avatars de la grammaire générative qui aurait succédé aux études « transformationnelles » des années soixante (p. 283). Le propre de cette théorie semble être d'assortir les classiques constituants (SN, SV etc.), tels qu'ils apparaissent dans un arbre syntagmatique ou un parenthésage bien formé, de fonctions grammaticales (verbe, sujet, objet etc.) qui appartiennent aux universaux du lexique. Le procédé permettrait d'associer aux traditionnelles règles de réécriture l'information nécessaire à l'interprétation sémantique.

La première partie de l'ouvrage concerne l'établissement de règles syntagmatiques pour quelques-unes des constructions de l'arabe :

Le ch. 2 confirme que « l'arabe est une langue VS ». Ses phrases s'ordonnent selon un ordre de base : verbe + sujet + objet indirect + objet direct (ex. *aʿṭaytanīhi :* * as donné-toi-moi-lui : tu me l'as donné). La grammaire permettrait, à partir de cet ordre et par application de règles particulières, tantôt syntaxiques (topicalisation et dislocation), tantôt stylistiques (brouillage), d'obtenir des ordres « marqués ». Ces trois variétés de règles produiraient des effets que la théorie classique du *taqdīm* ne permet pas de distinguer.

Le ch. 3 porte sur les « syntagmes complémenteurs ». L'introduction de cette catégorie lexicale en structure profonde devrait permettre l'identification des phrases comme déclaratives ou interrogatives. Elle aurait par ailleurs une importance toute particulière pour la prise en compte, en linguistique, des considérations « pragmatiques ».

Indépendamment des querelles d'école auxquelles cette question donne lieu, deux points méritent d'attirer l'attention pour leur valeur exemplaire :

1) De même que pour la théorie de l'antéposition au précédent chapitre, F.F. n'élude pas les conceptualisations traditionnelles. Il relève une correspondance intéressante entre ces « complémenteurs » et les *mawṣūlāt* — « noms » ou « particules » — des grammairiens arabes et entend « explorer, élargir à un certain nombre de phénomènes et traiter explici-

BCAI 3 (1986) A. Fassi Fehri: Linguistique arabe. Forme et interprétation, recensé par D. Mallet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

tement l'idée de la grammaire traditionnelle » (pp. 99-100). Le concept est étendu à *inna, hal* et *a* interrogatif; par contre s'en trouvent exclus *man, mā* et *al-laḏī*.

2) Le second point concerne le recours à l'arabe parlé marocain dans l'analyse. Le lecteur appréciera les indications données sur les « complémenteurs composés » du dialectal : *faš, baš* et *kifaš* (cf. pp. 104; 119, n. 4 et cette remarque, p. 114 : « Je vais utiliser, en dernier lieu une série d'exemples pris en arabe marocain, car je ne trouve pas de correspondants en AL (arabe littéral) pour étayer mon point de vue »).

Les chapitres 4 et 5 portent sur les relatives introduites tantôt par des marqueurs sans antécédents (*ayy, ʿammā, mā, kayfamā* etc.), tantôt par des marqueurs avec antécédents (*al-laḏī*), qu'ils soient apparents ou, comme pour les antécédents indéfinis, inapparents. Le chapitre 6 traite des phénomènes de « complémentation nominale » (annexion, « spécificatif », expressions numériques, etc.).

La seconde partie de l'ouvrage passe de l'analyse syntagmatique à l'analyse fonctionnelle des précédentes constructions. Elle propose un traitement qui se veut « à la fois simple et élégant du contrôle en arabe » (p. 231). Elle doit, selon l'auteur, « être considérée comme une démonstration en faveur de l'introduction dans la grammaire d'un niveau de représentation fonctionnelle autonome » (p. 318). On notera, comme pour la première partie de ce travail, la richesse des aperçus donnés sur la grammaire traditionnelle; soit que F.F. en confirme les analyses (ainsi, p. 236, à propos du « sujet » des adjectifs, ou pp. 255-256, à propos de la distinction entre *al-ǧumal al-kubrā* et *al-ǧumal al-ṣuġrā*), soit qu'il les infirme (ainsi, p. ex. de la portée du concept de *ḫabar*, p. 276, n. 18). A cet égard, le chapitre 7, déjà publié en partie dans *Arabica* 1981, 213, mérite une mention particulière pour son appareil d'annotations et pour la précision des indications qu'il fournit sur les théories de la grammaire médiévale, et sur les points de convergence et de divergence qui la rapprochent ou l'éloignent de la linguistique moderne.

L'ouvrage suscitera certainement des réserves et il est bien probable que peu de linguistes seront prêts à en partager les présuppositions épistémologiques. Son « théorisme », incontinent mais consciemment assumé, indisposera tous ceux qui ne se laissent pas impressionner par l'impérialisme de l'axiomatique et la séduction des jeux formels. Ainsi F.F. écrit-il par exemple (pp. 1 et 318) : « un des traits saillants de la linguistique moderne est, après tout, la recherche de la caractérisation de la notion de ' langue naturelle ', autrement dit, de la classe des LN possibles ». Il n'est pas certain que tous les linguistes se retrouvent dans ce programme. Il l'est encore moins que sa formulation logicisante lui ajoute en clarté : il y a, dans cet « autrement dit », une dissolution des langues réelles dans la classe des langues possibles aussi satisfaisante pour l'esprit d'un mathématicien qu'étrangère à celui d'un « empiriste », et le lecteur se déprend difficilement de l'impression que la jubilation du logicien brassant les structures formelles (cf. en particulier l'axiomatisation des pp. 127-128) fait souvent passer à l'arrière-plan l'intérêt pour les objets linguistiques bien réels ...

Quoi qu'il en soit, cette étude vaut d'être lue et méditée : elle illustre la liberté intellectuelle de son auteur, son affranchissement à l'égard des attitudes prévalentes de soumission craintive

BCAI 3 (1986) A. Fassi Fehri: Linguistique arabe. Forme et interprétation, recensé par D. Mallet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

à l'Héritage médiéval, comme à l'égard des mécanismes de défense culturels qu'une susceptibilité ombrageuse fait jouer pour convaincre et se convaincre que le patrimoine arabe trouve à coup sûr, dans les recherches scientifiques actuelles, la démonstration éclatante de sa valeur éternelle et le motif renouvelé de sa restauration.

Dominique MALLET
(Université de Bordeaux III)

André MIQUEL et Percy KEMP, *Majnûn et Laylâ : l'amour fou.* Paris, Sindbad, 1984. 14 × 22,5 cm., 279 p.

André MIQUEL, *Laylâ, ma raison* (roman). Paris, Seuil, 1984. 13,5 × 20,5 cm., 155 p.

Publiés la même année et presque le même mois, ces deux ouvrages s'éclairent l'un par l'autre, c'est pourquoi ils sont ici regroupés. Ils sont intéressants à plus d'un titre. D'abord parce que tout ce que publie A. Miquel est le fruit d'une quête de chercheur, mais aussi — et peut-être surtout — parce que c'est le fruit d'une réflexion toujours originale où l'imagination a une fonction visionnaire et créatrice. Et c'est ce qui peut être perçu, sur le vif, à l'examen de ces deux œuvres.

Le livre d'A. Miquel et P. Kemp reprend une partie des cours professés au Collège de France par le premier des deux auteurs. Mais il dépasse largement l'analyse des textes pour tenter de répondre aux questions historiques : « pourquoi » l'amour de Maǧnūn pour Laylā est-il né? « Comment » le drame s'est-il articulé et noué?

Pourquoi la société du temps a-t-elle créé ce poète, « pure invention de l'esprit des hommes »? Pour servir à la gloire de la petite tribu des Banū ʿĀmir, peut-être (p. 16). Partant de là, les auteurs se penchent sur l'œuvre attribuée au poète fantôme, sur les « témoignages », même ceux d'al-Iṣfahānī « qui sait fort bien que ce qu'on raconte des amours de Majnûn et de Laylâ n'a aucun fondement historique », et qui pourtant assemble les éléments de la légende. Ceux-ci se rapportent aux enfances de Maǧnūn et de Laylā et aux diverses versions de la naissance de leur amour. Toute l'histoire créée par l'imagination collective est reconstituée dans ses étapes et répond à la question « comment la légende s'est-elle formée? ». La légende s'articule sur les trois moments traditionnels, que l'on retrouve dans ce genre de récits amoureux, que ce soit ceux de Ǧamīl et Buṯayna, de Qays et Lubnā, de Tristan et Iseult ou de Roméo et Juliette : « la proclamation d'amour, la séparation et la folie » (p. 22), ou la mort. Le premier moment entraîne implacablement les deux autres. La déclaration d'amour est une atteinte à l'autorité du père de Laylā, dans le cas de Maǧnūn, ou à l'autorité du roi ou de la famille, ailleurs. Elle entraîne la séparation, le mariage forcé et la mort de l'esprit ou du corps. Ainsi se met en place le processus de la création poétique qui lie discours et amour. « En naissant, l'amour a produit le discours; rendu impossible par la séparation, il l'a exacerbé. Devenu absent dans son objet par la mort de Laylâ, il efface en même temps le sujet qui produisait le discours » (p. 26). En fait, il le prolonge par l'imaginaire populaire et une longue postérité poétique. Et parce que l'amour nourrit

BCAI 3 (1986) A. Fassi Fehri: Linguistique arabe. Forme et interprétation, recensé par D. Mallet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net